FRC 13341
Case
FRC
14677

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT
FAIT
A LA CONVENTION NATIONALE,
AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,
PAR BILLAUD-VARENNES,

Dans la séance du premier Floréal, l'an 2eme. de la République une & indivisible.

SUR la théorie du gouvernement démocratique, & sa vigueur utile pour contenir l'ambition, & pour tempérer l'essor de l'esprit militaire; sur le but politique de la guerre actuelle; & sur la nécessité d'inspirer l'amour des vertus civiles par des fêtes publiques & des institutions morales.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

CITOYENS,

A l'ouverture d'une campagne qui sera terrible, car il est temps de terminer cette lutte révoltante de la royauté contre la République, le comité de salut public a senti la nécessité de fixer enfin les bases du système qui doit régler notre politique. S'il ne faut que du courage ou un excès de désespoir pour entreprendre une révolution, il faut autant de

THE NEWBERRY LIBRARY

perſévérance que de ſageſſe pour la bien conduire ; il faut en outre de la grandeur d'ame & du génie pour la terminer : c'eſt donc à vous à en prévoir toutes les chances, à en calculer tous les réſultats. Trop long-temps nous avons marché au haſard. Qui n'a ni ſyſtême arrêté, ni plan tracé, ſe rend le jouets des évènemens, ſe met à la merci des paſſions humaines, ſe laiſſe entraîner continuellement, par les circonſtances, loin du but où il veut tendre. Ce n'eſt pas ainſi qu'une prévoyante politique prépare ſes ſuccès ; elle s'étudie à prévenir les échecs déſaſtreux, ſans trop les craindre ; elle profite des haſards favorables, ſans jamais y compter : tout ce qui eſt douteux lui paroît illuſoire ou précaire ; tout ce qui eſt inopiné n'a ſouvent que la durée d'un éclair. Veut-on réuſſir avec certitude ? On doit commencer par connoître ſa véritable poſition ; par déterminer ce qui importe davantage ; par élaguer tout ce qui n'eſt que ſpécieux ; & alors, en prenant ſes meſures d'après ce concours de combinaiſons, on marche d'un pas aſſuré, on renverſe tous les obſtacles, on écarte tous les périls ; en un mot, on arrive, par la ſeule force de la direction qu'on s'eſt donnée.

Quand Rome briſa le trône & chaſſa les Tarquins, Rome, pour aſſurer cette révolution, n'eut que des ennemis extérieurs à combattre & à vaincre. Rome, encore à ſon adoleſcence, trouva même dans cette guerre le principe de ſa grandeur. Ce fut la néceſſité de ſe défendre, qui, électriſant ſon énergie & ſon courage, centupla ſes forces ; & qui la rendit bientôt un coloſſe, ayant pour piédeſtal l'univers aſſervi. Mais vous, fondateurs de la République françaiſe, vous en avez jeté les baſes ſous des auſpices bien autrement défavorables. Déja la royauté ébranlée par la puiſſance du peuple, quoique fortement appuyée par les ennemis ſecrets du bonheur public, s'empreſſoit de conjurer l'orage, & avoit trouvé le temps, pendant trois années, de faire jouer tous les reſſorts qui anéantiſſent la liberté. L'habitude de croupir depuis tant de ſiècles dans l'eſclavage, les paſſions qu'elle enfante, les préjugés qu'elle enracine, les vices qu'elle propage, la miſere qu'elle aggrave, devinrent dans les mains du deſpotiſme autant de leviers propres à écraſer le peuple par le peuple. Il ne manquoit plus, pour nous porter les derniers coups, que le fléau d'une guerre ſanglante & ſimultanée avec les puiſſances de l'Europe & avec nous mêmes. Auſſi, à l'ouverture de votre ſeſſion, tandis que les Pruſſiens ſe répandoient comme un torrent fougueux dans les plaines de la ci-devant Champagne, que Léopold aſſiégeoit Lille &

Thionville; Pitt marchandoit Toulon & soulevoit Lyon & Marseille. Enfin, la superstition, remuant le limon impur des marais de la Vendée, réalisoit dans les départemens maritimes de l'Ouest la fable de Gédéon. Certes, alors il étoit indubitable que quelque nouveau César croyoit déja toucher au dénouement, en voyant la France déchirer, comme Caton, ses entrailles de ses propres mains. Mais Caton ne fut qu'un simple mortel, & le peuple, image de la nature, est impérissable comme elle; comme elle, il sort plus ferme, plus puissant, plus majestueux du sein des tempêtes qui sembloient menacer de confondre l'univers, & qui ne sont que des accidens nécessaires pour renouveler par fois ce que les siècles ont usé.

La guerre, qui paroissoit devoir consommer notre ruine, est pourtant ce qui nous a sauvés. La guerre en enflammant tous les esprits, en aggrandissant tous les cœurs, en inspirant, comme passion dominante, la gloire de sauver la patrie, a rendu le peuple constamment éveillé sur ses dangers, sans cesse exaspéré contre les forfaits de la monarchie & du fanatisme; toujours aussi ardent pour combattre les despotes jusqu'au dernier, qu'inexorable envers les traîtres méditant le massacre de nos armées & l'asservissement de la France. La guerre de la Vendée, en ralliant sous ses bannières les hommes les plus corrompus, a servi elle-même à purger la terre de la liberté, de ce ramas de brigands; elle a servi à mettre dans tout son jour l'atrocité du royalisme, la sanguinaire hypocrisie des prêtres; elle a servi à démasquer ceux-là mêmes qui n'étoient restés sous les drapeaux de la République, que pour lui porter des coups plus sûrs, ou que pour mieux assouvir leur ambition sous les emblêmes du patriotisme. De-là, pour le peuple, de nouveaux traits de lumière qui, par cette série de cruautés & de trahisons, n'ont laissé par-tout que des impressions hideuses & révoltantes.

Ils portent donc avec eux un motif de consolation, ces évènemens qui, par leur noirceur, ont perpétué & accru la haine de la tyrannie! haine naturelle, juste, & inséparable de l'amour de la liberté, qui, dans le passage subit de la servitude à la république, c'est-à dire, de la dégradation de l'espèce humaine à l'élévation la plus sublime de sa dignité, a suppléé les vertus civiles que nous n'avions pas encore, & qui a atténué les résultats perfides de l'immortalité de tant d'êtres pervertis.

C'est cette haine profonde de la tyrannie qui, se mêlant par enthousiasme aux combinaisons même des conspirateurs,

les a enlacés plus d'une fois dans leurs propres piéges; c'eſt elle qui les a enchaînés à ſon triomphe dans les journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 10 août, du 31 mai, c'eſt-elle qui, ſoutenant en dépit de tant d'intrigues, l'opinion publique au plus haut degré, vous a entraînés dans ce tourbillon lumineux loin du gouffre ſi ſouvent entr'ouvert ſous vos pas, pour vous placer à une élévation qui met déja vos ennemis ſous vos pieds.

Maintenant, il s'agit de s'y maintenir; car ſi la révolution eſt dans le peuple, ſon ſuccès dépend des vertus, de l'énergie, de la ſage politique de ceux qui tiennent le timon des affaires.

Le peuple Français vous a impoſé une tâche auſſi vaſte que difficile à remplir. L'établiſſement de la démocratie, chez une nation qui a long-temps langui dans les fers, peut être comparé à l'effort de la nature dans la tranſition ſi étonnante du néant à l'exiſtence; effort plus grand, ſans doute, que le paſſage de la vie à l'anéantiſſement. Il faut, pour ainſi dire, recréer le peuple qu'on veut rendre à la liberté, puiſqu'il faut détruire d'anciens préjugés, changer d'antiques habitudes, perfectionner des affections dépravées, reſtreindre des beſoins ſuperflus, extirper des vices invétérés. Il faut donc une action forte, une impulſion véhémente, propres à developper les vertus civiques, & à comprimer les paſſions de la cupidité, de l'intrigue & de l'ambition.

Citoyens, l'inflexible auſtérité de Lycurgue devint à Sparte la baſe inébranlable de la République, le caractere foible & confiant de Solon replongea Athènes dans l'eſclavage: ce parallèle renferme toute la ſcience du gouvernement. Le conſul Brutus, en condamnant à la mort ſes deux fils coupables de trahiſon, prévit bien qu'une telle ſévérité, frappant à-la-fois d'admiration & de terreur, étoufferoit pour long-temps tout germe de conſpiration: calcul tellement juſte, qu'après cet exemple terrible, il ne reſta plus d'autre reſſource à Tarquin que de tenter le ſort d'un combat dans lequel il fut vaincu, & la liberté de Rome aſſurée. Auſſi, qui oſera aujourd'hui projeter la ruine de la patrie, depuis que vous avez mis la juſtice à l'ordre du jour? La République plane ſeule triomphante. Lorſque toutes les factions ſont abattues, leurs vils agens, ne ſongeant plus qu'à leur ſûreté perſonnnelle, reſſemblent aux tronçons épars d'une vipère, qui cherchent en vain à ſe réunir, & dont les convulſions ſont les derniers ſymptômes de l'exiſtence.

Quels flots de ſang on eût épargnés, ſi, le 14 juillet, la maſſue du peuple eût exterminé l'odieux Capet & ſes in-

fâmes courtisans ! Les révolutions sont un état de guerre politique entre une nation poussée à bout, & les dominateurs qui l'ont pressurée. Ceux-ci, dans leur rage, ne respirent que massacres & dévastations, autant pour se venger de l'essor qu'a pris le peuple, que pour le ramener à la servitude par la terreur & par la désolation. C'est le meurtre prémédité du corps social, qu'on ne peut prévenir que par la mort des conjurés ; c'est l'assassin qu'on tue, pour ne pas tomber sous ses propres coups. L'échafaud de Catilina sauva la vie au sénat Romain, & à des milliers de victimes. Avoir frappé les chefs de deux conspirations également puissantes, c'est avoir évité la perte des hommes qu'ils égaroient ; c'est avoir soustrait au carnage le peuple & ses représentans ; c'est avoir préparé le triomphe de nos armes, en forçant les postes avancés de l'ennemi, en enlevant son quartier-général avant même de lui livrer bataille.

Ce n'est pas que la malveillance se taise, lorsqu'elle pourra moins s'agiter que jamais, elle qui s'attache à toutes les nuances politiques pour en tirer avantage ; elle qui ne rêve que désordre & chaos pour assurer ses succès, elle, en un mot, qui épie sans cesse les bonnes & les mauvaises actions ; pour empoisonner le bien & aggraver le mal ! Attendez-vous donc que, réduite à vous calomnier, elle s'empressera de répandre quelques nuages sur vos intentions, dans l'espoir de vous enlever la confiance publique. Si les rênes du gouvernement sont flottantes, le fourbe ambitieux se plaint que ceux qui les dirigent manquent d'énergie, de vues, d'expérience ; & ces clameurs & ce zèle affecté, n'ont pour objet que d'envahir des places où l'on puisse se partager les débris de l'Etat. Mais l'attitude du gouvernement est-elle ferme & imposante ? Aussi-tôt l'intrigue épouvantée essaye de jetter l'effroi dans les esprits foibles, & de rallier à son parti les consciences qui ne sont pas sans peur & sans reproches. Cette alternative met la patrie entre deux écueils, difficiles peut-être à éviter, si la liberté pouvoit suivre la même marche que la tyrannie. Celle-ci sent le besoin de s'envelopper des ombres du mystère, pour cacher une partie de sa difformité ; l'autre, au contraire, se place en évidence, de peur que ses formes robustes & ses mouvemens nerveux, ne prennent dans l'obscurité une empreinte défectueuse.

La publicité de vos délibérations, étant la double garantie des droits du peuple, & de son opinion à votre égard, devient votre mutuelle sauve-garde. Ainsi, tant qu'il existera une race impie, prolongeant les crises de la révolution,

ou pour en empêcher l'affermiſſement, ou pour la faire tourner à ſon profit ; ne craignez point de vous montrer ſévères. La juſtice eſt tellement dans la nature, que jamais aucune nation ne ſe ſouleva contre elle : c'eſt l'iniquité ſeule qui révolte. Celui qui eſt jugé d'avance par ſes remords, ne trouve même pas au fond de ſa conſcience, un appui contre ſa condamnation.

A la vérité, la juſtice fut trop long-temps une expreſſion abuſive ou plutôt profanée ; trop long-temps l'oppreſſion, la mauvaiſe foi, la cupidité ont couvert leurs attentats du manteau ſacré de la juſtice ; mais elle a des traits ſi prononcés, elle a un caractère ſi fortement calqué ſur les droits de l'homme & ſur les vertus, que ſa phyſionomie ne peut paroître équivoque.

La juſtice eſt la raiſon & la volonté du peuple, & non la déciſion arbitraire & incohérente des magiſtrats qui en ſont l'organe. La juſtice ſe conſtitue par une exacte ſimilitude pour tout les citoyens, d'utilité commune, & d'obligations individuelles ; de récompenſes nationales, & de peines afflictives ; de ſorte que l'égalité n'eſt elle-même que le règne de la juſtice dans toute ſa plénitude ; ce qui détruit cette fauſſe idée que le machiavéliſme s'éfforce de ſuggérer, en peignant artificieuſement l'égalité ſous les couleurs dégoûtantes de la licence & du brigandage.

La juſtice eſt dans le ſupplice de Manlius, qui invoque en vain trente victoires effacées par ſa trahiſon. L'iniquité apprête la ciguë que boit Socrate, refuſant à ſes amis de ſe dérober à la mort, par reſpect pour les lois.

La juſtice appelle deux fois en jugement Pauſanias, n'ayant pu le convaincre d'intelligence avec Xercès dès la première citation : elle rejette dédaigneuſement la ridicule accuſation de Quintus & de Petillius, contre Scipion l'Africain. La juſtice s'indigne de la fierté & de l'avarice de Coriolan, & le condamne à l'exil pour avoir oſé faire une demande contraire aux intérêts du peuple ; tandis qu'elle va chercher Fabricius & Paul-Emile dans l'obſcurité des travaux champêtres, pour les placer à la tête des légions qui ont vaincu Pyrrhus & Carthage. La juſtice eſt l'organe de la vérité, & la foudre qui pulvériſe l'impoſture. La juſtice abhorre la cruauté ; & ſon glaive ne frappe les têtes coupables, que pour ſouſtraire le peuple aux poignards des aſſaſſins. La juſtice eſt l'égide des nations libres contre la fureur de dominer : elle ſert d'appui à l'innocence contre la perverſité puiſſante ou ambitieuſe : elle encourage le talent : elle frappe de réprobation le vice & l'intrigue.

Ainſi, tant que l'homme probe reſpire en paix, & que le méchant eſt ſeul comprimé; le gouvernement fait ſon devoir. La tyrannie commence le jour où l'on eſt proſcrit parce qu'on eſt pur, ou parce que la paſſion chaleureuſe de la liberté oppoſe une réſiſtance invincible à des actes vexatoires. Et, dès ce moment, le gouvernement perd ſa force, cette force morale qui, identifiée à l'opinion publique, s'élève au-deſſus des paſſions humaines; cette force plus puiſſante que les baïonnettes, & que le deſpotiſme lui-même cherche à ménager; cette force qui rompt tout-à-coup les fers d'une nation eſclave, en provoquant une exploſion contre le tyran devant qui l'on trembloit tout-à-l'heure; cette force qui, repouſſant Thémiſtocle & Miltiade, donna tant de prépondérance à Ariſtide, uniquement parce qu'il fut juſte. Malheur donc à ceux pour qui le règne de la juſtice devient un ſignal de ſtupeur! ceux-là ſont les ennemis de tout ordre ſocial, puiſqu'il n'exiſte ni gouvernement, ni liberté, ni proſpérité publique, ſans ce mobile coërcitif qui règle tous les mouvemens du corps politique, & qui leur donne un développement ſage & utile.

Aparemment ces êtres ſi fort effrayés prennent le cri de leurs remords pour la voix publique qui les déſigne, qui les traduit déja aux pieds des tribunaux. Inſenſés! profitez du moins des exemples qui vous terrifient. Si vous craignez l'échafaud, ſongez qu'on y arrive à grands pas en marchant d'erreurs en écats, & bientôt de délits en forfaits.

Citoyens, travailler ſans relâche à la ſolidité indeſtructible de la République; voilà la première, la plus impérative de vos obligations. Tout ce qui ne tend pas directement à cette fin, devient une faute grave: tout ce qui s'y oppoſe eſt un attentat, c'eſt creuſer ſoi-même l'abyme ſur les bords duquel vous devez employer toute votre puiſſance pour arrêter le peuple. Que dis-je? s'il étoit entr'ouvert, nouveaux Décius, ce ſeroit à vous ſeuls à vous y engloutir pour le combler! Il n'eſt point de dévouement, il n'eſt point de ſacrifices que la patrie n'ait le droit d'exiger de vous. Placés au premier poſte, vous avez contracté l'engagement de ſauver le peuple; & ce ne ſont pas des légiſlateurs qui ont déja fait de ſi grandes choſes, qui pourroient trahir leur ſerment. Qu'importe la mort, quand la gloire vous immortaliſe, quand tous les hommes de bien vous regrettent, quand tous les cœurs magnanimes ſe font honneur de vous reſſembler?

La mort de Lepelletier & de Marat, a donné deux commotions ſalutaires au corps politique, par l'horreur qu'inſ-

pirent de ſi noirs attentats. Ces deux hommes ont marqué & leur place & la nôtre. La honte eſt pour celui qui, de cette enceinte, ne fixeroit pas ſes regards ſur le Panthéon. Que ſeroit-ce donc pour quiconque voudroit s'arrêter ? la mort des défenſeurs de la liberté crie encore plus fortement vengeance contre ceux qui paralyſent la marche de la révolution, que contre les deſpotes qui nous font la guerre. Ces monſtres ſont par état les dévaſtateurs de l'univers. Mais le mauvais citoyen eſt un meurtrier perfide qui plonge traîtreuſement le couteau dans le ſein de ſes propres freres : crime atroce, qui reçoit tôt ou tard ſa punition !

Le ſang qu'a fait couler la trahiſon de Monteſquiou eſt déja retombé ſur la tête de Vergniaud & de ſes complices, qui ſurprirent le rapport du premier décret d'accuſation lancé contre ce général. Ce fut la longue impunité accordée à ce conſpirateur, qui enhardit l'infâme Brunet à ſuivre ſon exemple ; qui inſpira tant d'audace au ſcélérat Cuſtine ; qui permit au fourbe Houchard de nous ravir les fruits d'une victoire qui pouvoit terminer la guerre par le cernement de l'armée anglaiſe, & par la priſe de ſon duc d'Yorck.

Périſſent comme ces traîtres, tous les généraux qui les imitent ! Si les émigrés ont été au déſeſpoir en apprenant la nouvelle du ſupplice d'Hébert & de Ronſin ; les rois ligués contre nous pâliront, ils ſeront perdus, le jour où les états-majors de nos armées auront été complètement épurés. C'eſt là que toutes les factions ont eu ſoin de placer leurs créatures pour ſe former des points d'appui ; c'eſt-là que les partiſans artificieux de l'ancien régime ſont allés ſe poſter pour donner plus facilement la main à leurs amis ſecrets. Mais croyez que la recherche s'en fait ſcrupuleuſement ; & peut-être ; pour achever de nous faire connoître tous les hommes vendus, en trouvera-t-on la liſte à la première eſcarmouche, dans le porte-feuille de quelque Autrichien. Quoi qu'il en ſoit, nous frapperons ſans pitié ceux dont les maſques pourront tomber ſucceſſivement. C'eſt l'hécatombe la plus propice qu'on puiſſe offrir à la victoire.

D'ailleurs quand on a douze armées ſous la tente, ce ne ſont pas ſeulement les défections qu'on doit craindre & prévenir : l'influence militaire, & l'ambition d'un chef entreprenant qui ſort tout-à-coup de la ligne, ſont également à redouter. L'hiſtoire nous apprend que c'eſt par-là que toutes les Républiques ont péri. Dans une monarchie, la force armée eſt le premier inſtrument & la première victime du deſpotiſme ; dans un état libre, les chefs qui la commandent ſont toujours inquiétans : il faut appréhender quelquefois juſqu'à

leurs exploits. Dumourier triomphe à Jemmappe ; & ſes victoires dans les Pays-Bas n'avoient pour objet que d'inveſtir ce ſcélérat d'une confiance ſans bornes, afin qu'il pût plus aiſément anéantir la République. Tout peuple jaloux de ſa liberté, doit ſe tenir en garde contre les vertus mêmes des hommes qui occupent des poſtes éminens. C'eſt la confiance aveugle qui enfante l'idolatrie, & c'eſt l'idolatrie qui égare l'amour-propre, qui réveille l'ambition, qui corrompt les ames foibles & diſpoſées à devenir vicieuſes. Le fourbe Périclès ſe ſervit des couleurs populaires, pour couvrir les chaînes qu'il forgea aux Athéniens. Il fit croire long-temps, que jamais il ne montoit à la tribune, ſans ſe dire à lui-même : *Songe que tu vas parler à des hommes libres.* Et ce même Périclès, étant parvenu à s'emparer d'une autorité abſolue, devint le deſpote le plus ſanguinaire ! Au reſte, n'oubliez pas que le premier tyran de Rome partit de cette cité avec le titre de ſimple général, y rentra, après la conquête des Gaules, en vainqueur & en maître ; n'oubliez pas que l'armée de Fairfax appuya l'uſurpation de Cromwel ; n'oubliez pas les tentatives de Lafayette pour faire marcher le camp retranché de Sédan ſur Paris ; n'oubliez pas ſur-tout l'intention bien prononcée, tout récemment, de vous conduire à la ſtratocratie, en hériſſant inſenſiblement la France d'armées révolutionnaires : comme ſi, dans un état où tout citoyen eſt ſoldat, la force publique de l'intérieur pouvoit être autre choſe que la maſſe du peuple ! Auſſi ont-ils voulu bien ouvertement la contre-révolution, tous ceux qui ont tenté tour-à-tour d'empêcher l'armement des citoyens. Les tyrans qui diviſent leurs ſujets en oppreſſeurs & en opprimés, rangent dans la claſſe des délits le droit de port-d'armes, quand on n'eſt pas ſur la liſte de leurs ſatellites. Grande leçon pour les nations libres, où chaque individu pénétré de ſes droits doit être plus attaché à ſon fuſil & à ſa pique, qu'à ſon exiſtence ! Cette maſſe impoſante & compacte du peuple ſera, dans tous les temps, l'unique contre-poids propre à balancer les dangers de l'aſcendant que donne le commandement militaire, ſi le gouvernement, identifié à la nation, ſait par ſa prudence & par ſa vigueur, établir par-tout un équilibre parfait ; ſemblable à la raiſon, qui fait de l'homme un être ſublime tant qu'elle le dirige, un inſenſé ou un furieux, du moment qu'elle l'abandonne. Le gouvernement militaire eſt le pire, après la théocratie, plus funeſte ſeulement parce qu'elle s'enracine juſqu'au fond des conſcience, & que ſes victimes ſont des Seïdes. Le gouvernement militaire n'a pour miniſtres que la violence & la mort : c'eſt un glaive laiſſé

dans les mains de la cruauté personnifiée; c'est un tigre altéré de sang, & redoutable encore quand il est enchaîné. Puisse l'horreur qu'il inspire ne jamais s'affoiblir, & nous rappeler sans cesse qu'il n'est qu'une fermeté soutenue & coactive qui soit capable d'écarter ce nouveau péril ! C'est un principe politique renfermé dans ce axiôme d'un ancien : *Cedant arma Togæ.* César eût-il méprisé le décret qui le destituoit ; eût-il osé passer le Rubicon, s'il n'eût point été instruit que déja le sénat de Rome se laissoit maitriser par Pompée ?

Restez donc grand comme le peuple que vous représentez ; & vous en imposerez par votre énergie à tous les élans de l'ambition ; & d'un seul regard vous ferez rentrer dans la fange tous ces reptiles qui se traînent autour de vous, pour s'élever en parcourant la cîme où vous êtes ; & les rois que nous combattons, fussent-ils des géans, ne paroîtront plus que des pygmées en votre présence. Qu'ils viennent tous avec leurs hordes d'esclaves ; vingt-cinq millions d'hommes sont debout pour accourir à votre voix, si nos légions étoient insuffisantes. Mais quoi : leur nombre a doublé depuis les victoires de Dunkerque, de Maubeuge, de Toulon, de Landau ; & certes, avec des troupes si enflammées de valeur & de patriotisme, il n'en faut pas tant pour achever la défaite d'ennemis à moitié terrassés.

Nous ne vous parlerons point des puissances dont l'existence, liée à la vôtre, les contraint de rester neutres ; ni de celles qui n'attendent qu'un dernier coup d'audace de notre part, pour se détacher entièrement de la confédération royale, ou même pour se prononcer contre elle. Il suffit de considérer sous les rapports politiques vos ennemis declarés ; & vous verrez que cette guerre porte en soi la source de votre splendeur, & le germe de leur propre destruction. Car eussent-ils jamais obtenu le plus léger avantage sur des Républicains, sans les perfidies successives de ces chefs indignes de les conduire dans le chemin de la gloire, & qui seuls ont prêté à ces bandes d'esclaves, quelques succès éphémères ? Déja, par l'énergie que vous avez mise dans votre marche, vous avez brisé tous les intérêts liberticides, déjoué toutes les spéculations qui avoient armé les cours de l'Europe contre nous. Quel espoir peut rester à Léopold & au roi d'Espagne, depuis que la justice nationale a scellé la liberté française par le sang impur de ses tyrans ? Les prétentions de la Prusse & de l'Angleterre sont rentrées dans le néant avec Brissot, Carra, Hébert, Danton & Fabre-d'Églantine. Ce n'est pas le dépècement de la France que vouloient les puissances coalisées ; mais le rétablissement de la royauté ; mais le renversement d'une Répu-

blique, qui préparée par le progrès des lumières, basée sur la liberté & l'égalité, défendue par une nation puissante, menaçoit leur propre couronne. Monarques ignorans, si vous connoissiez l'histoire, vous sauriez que Porcenna prétendit aussi rétablir Tarquin sur le trône ; mais que l'entreprise héroïque d'un seul homme fit autant qu'une armée victorieuse : vous sauriez que Mutius Scévola, par une intrépidité plus qu'humaine, avertit le roi d'Etrurie qu'il n'y avoit qu'une retraite précipitée qui pût le soustraire au danger d'avoir imprudemment attaqué une nation capable d'enfanter de si grands prodiges. Et vous qui jouez le rôle de ce despote, que pouvez-vous donc attendre de la guerre des tyrans contre la liberté ? la mort, quand douze cens mille républicains sont là pour vous la donner ! Vous l'avez voulu : eh bien ! nous ne nous arrêterons point que vous ne soyez vaincus, & votre puissance réduite à l'impossibilité absolue de nuire ou même d'inquiéter une nation qui sera libre en dépit de vous & de vos perfidies !

Mais, rassurez-vous, peuples chez qui nous allons porter la foudre : ce n'est pas vous, vous que la servitude tient rampans dans la poussière, que ses éclats peuvent atteindre. La foudre ne pulvérise dans les forêts que les chênes orgueilleux qui percent jusqu'aux nues. La foudre de la liberté ne peut avoir pour point de mire, que ces tours gothiques qui, de leur faix giganteſque, surchargent la terre & écrasent l'humanité. Il faut donc que les deux maisons d'Autriche & de Bourbon s'écroulent jusque dans leurs fondemens, pour construire de leurs décombres un temple à la paix, qui soit indestructible.

Et toi aussi, tremble Albion ! l'heure de ta décadence n'est pas éloignée. Tu n'as eu jusqu'à ce jour que l'audace du crime : ta foiblesse est démontrée par la lâcheté de tes moyens. On n'a pas recours à la perfidie, à la corruption, à l'infamie d'une fabrication de faux assignats, quand on trouve en soi-même quelque sentiment de force ou de valeur. Qu'est devenu cet orgueil qui te faisoit prétendre à l'empire des mers, & couvrir l'océan de tes fortereſſes flottantes ? Songe donc que ce n'est pas de l'or qu'il faut pour subjuguer un peuple qui est plein de l'amour de la liberté. Nous t'avons appris à Toulon, qu'une ville enlevée d'assaut est une propriété plus réel que celle qu'on achète. Quel spectacle honteux offres-tu à l'univers ? tu fuis lâchement sur la méditerranée pour aller rejoindre le traître Paoli, ton complice, & tâcher de nous prendre la Corse affoiblie d'avance par la guerre civile que tu y as allumée ! Dans la Manche, ta flotte se tient à l'ancre pour observer de loin si les flammes de l'incendie que tu fomentes

depuis dix-huit mois parmi nous, n'étincelleront pas, enfin, des extrêmités de la République jusqu'à son centre. Va, tu as encore ici perdu tes guinées ! la nation française n'est point cette poignée d'hommes tarés, toujours prêts à se vendre à qui veut les tenir à sa solde ; ni quelques déserteurs de la cause populaire, qui tombent d'eux-mêmes en courant après la fortune ou l'envahissement du pouvoir. Célèbre cabinet de Londres, voilà pourtant le résultat de ta haute politique : un opprobre éternel pour toi-même, & l'échaffaud pour tes amis.

Maintenant, il ne te reste plus, pour nous frapper, qu'à nous combattre : car nous avons aussi des flottes prêtes à mettre à la voile ; & de plus, des républicains pour les monter, & pour vaincre les vils esclaves d'un despote imbécille ! On va donc sonner, au même instant, & la charge & l'abordage, qui furent toujours pour l'ardeur françoise le signal de la victoire. Un plan général de campagne est arrêté : il a pris même un caractère plus terrible en se combinant au sein des orages. Il est calqué sur ce principe politique. Nous marchons, non pour conquérir, mais pour vaincre ; non pour nous laisser entraîner par l'ivresse des triomphes, mais pour cesser de frapper à l'instant où la mort d'un soldat ennemi seroit inutile à la liberté. L'expérience des siècles nous a suffisamment prouvé qu'un peuple guerrier apprête pour lui-même le joug qu'il impose aux autres nations. La soif des conquêtes ouvre l'ame à la fierté, à l'ambition, à l'avarice, à l'injustice, à la férocité : passions qui transforment tôt ou tard le petit nombre en dominateurs, & le surplus en esclaves. Mais nous, qui ne voulons fixer la victoire que pour assurer la république, nous savons que cette campagne doit être décisive. Après quatre années d'efforts, d'oscillations, de déchiremens, il est temps que cette chaîne de calamités ait un terme. Sentiment inné de la conservation des êtres, c'est réaliser ton propre vœu ! Et si le sang coule encore, du moins va-t-il servir, pour la premiere fois, à sceller à jamais les droits de l'humanité. C'est le dernier sacrifice meurtrier dont elle aura à gémir, puisqu'il est offert pour fixer le retour sur la terre de l'appréciation des hommes, de l'estime qu'ils se doivent, de la confiance qu'elle inspire, de la probité qui la suit, de la bienveillance qui l'accompagne, de l'activité laborieuse, honorée, de l'émulation qu'elle excite, du bien-être individuel qu'elle procure, & de l'harmonie civile qui lie étroitement tous les citoyens par le charme d'une si belle existence.

Tel est le tableau ravissant qui doit adoucir & dissiper insensiblement les ombres de notre horizon politique. Sachons

faire mentir ces êtres blasés qui ne croient même pas à la possibilité de la vertu, parce que leur haleine méphitique a trop souvent flétri ce qu'ils approchent : mais ils mentent eux-mêmes à leur conscience. Ils n'auroient donc pas d'ame, s'ils n'ont jamais senti le remords ? Les vices sont comme les plantes vénéneuses : il faut les chercher exprès pour en trouver, au-lieu que les productions salutaires & vivifiantes croissent de tous côtés sous nos pas.

Cependant il ne suffiroit point d'avoir mis la justice & la vertu à l'ordre du jour, si l'on ne s'empressoit d'en accélérer les développemens par l'instruction publique ; non suivant l'idée qu'on attache communément à cette expression, mais telle qu'elle doit être chez un peuple qui se régénère. Pour lui, l'instruction publique n'est pas seulement dans les écoles, ni exclusivement pour l'enfance : elle est destinée à tous les citoyens. Ce n'est point la simple culture de l'esprit, mais l'épuration du cœur, mais la propagation des sentimens républicains. On répand cette instruction par des institutions propres à faire connoître à tous les citoyens ces vérités simples qui forment les élémens du bonheur social : elle est dans la dignité & l'importance de vos délibérations : elle est dans le zèle & les discussions lumineuses des sociétés populaires : elle est dans tous les lieux où la nation se rassemble : elle est dans les armées où les héros de la liberté s'endurcissent aux fatigues, & apprennent à braver la mort pour assurer le triomphe de la République : elle est dans l'exemple des vertus privées que donne un père de famille entouré de ses enfans. Cette instruction publique découle aussi des bons ouvrages de morale, des journaux patriotiques, des pièces de théâtres exemptes d'obscénités, & ne retraçant que des scènes de vertus & de civisme : elle est encore dans les fêtes publiques ; & même, dans les monumens érigés aux grandes actions, à la piété filiale, à tous les élans sublimes qui honorent le cœur humain. Oublier dans un état libre d'éclairer la nation par tous les moyens qui parlent aux sens & à l'ame ; c'est perdre de vue ce qui peut coopérer le plus efficacement à sa réformation ; c'est compromettre la liberté, en négligeant de créer un caractère national qui identifie de plus en plus le peuple à sa constitution. Si la tyrannie a besoin d'abrutir l'espèce humaine pour la mieux comprimer, la république exige que chacun connoisse ses droits & ses devoirs ; pour que, jaloux de conserver les premiers, il devienne plus scrupuleux à remplir ses obligations.

La société est un échange journalier de secours réciproques : & celui-là n'est pas bon citoyen, dont l'ame ne s'épanouit

pas, quand il trouve l'occaſion d'obliger ſon ſemblable. Concentrer le bonheur en ſoi-même, c'eſt s'iſoler au détriment de l'aſſociation civile ; c'eſt circonſcrire ſes propres jouiſſances, en renonçant aux plus douces ſenſations, à la bienfaiſance, à la gratitude, à l'amitié même.

Citoyens, vous aurez beaucoup fait pour la patrie, ſi, par le déſintéreſſement qui illuſtra les fondateurs des républiques anciennes, vous apprenez aux François à ſe dépouiller de ce funeſte égoïſme, reſte impur du ſyſtême monarchique qui diviſe pour conſtituer ſa puiſſance dans la déſunion, & par ſuite dans la foibleſſe de ceux qu'il opprime ; égoïſme qui ne montrant à chacun que ſa ville, ou ſoi-même, engage les uns à tout arrêter, & les autres à vouloir obtenir au-delà du beſoin ; ce qui dérange ſans ceſſe les répartitions combinées par le gouvernement ; égoïſme qui fournit un moyen de plus à la malveillance, en réuſſiſſant encore à nous fédéraliſer par départemens, par diſtricts, par communes, par familles, par individus. Quoi ! dans la contrée la plus induſtrieuſe & la plus fertile, une diſette factice ſe perpétue ? Eſt-ce à nous, à nous ſouiller des crimes de la tyrannie ? Que firent de plus l'infâme Terray & l'odieux Foulon ? Jetés ſur la terre pour jouir de ſes bienfaits, comment pouvons-nous en être plus avares qu'elle-même ? Voyez les campagnes : jamais elles ne donnèrent de plus belles eſpérances. Et c'eſt nous qui les rendrions vaines ! c'eſt nous qui diſputerions d'inhumanité avec les barbares qui nous cernent ! c'eſt nous qui calculerions de ſang-froid notre propre ruine ! Français, que faites-vous ? l'ennemi nous a-t-il vaincus ! la liberté eſt-elle perdue, pour ſonger nous-mêmes à nous exterminer ? mais ce projet exécrable n'appartient qu'à quelques monſtres cachés encore dans le repaire anfractueux du crime. Ils ont beau faire : ils n'échapperont pas à l'œil perçant de la juſtice. Elle eſt déja ſur leurs traces ; & ſon bras vengeur & inexorable ſaura dans peu en délivrer l'univers.

Aſſurément ce ſeroit avoir une étrange idée de la liberté, que de ſuppoſer qu'à l'exemple du royaliſme licencieux, elle pût même tolérer l'abſence des vertus civiles. Ce n'eût pas été la peine de faire une révolution qui a coûté tant de ſacrifices ; & ce n'eſt point pour ſubſtituer à un régime tiſſu de forfaits, un gouvernement ſouillé par de nouvelles taches, que les ſoldats de la patrie affrontent la mort, & déploient chaque jour tant de conſtance & d'héroïſme. La république eſt la fuſion de toutes les volontés, de tous les intérêts, de tous les talens, de tous les efforts, pour que chacun trouve dans cet enſemble de reſſources communes une portion de

biens égale à sa mise. Prétendre au-delà, c'est être injuste : s'en emparer, c'est devenir coupable. Une seule exception est légitime : celle qui réclame en faveur des infirmités, de la vieillesse, des revers imprévus. Citoyens, nous avons promis d'honorer le malheur ! Il sera bien plus beau de le faire disparoître. Aussi la mendicité va-t-elle enfin trouver son extinction dans la munificence nationale, non à la manière des rois : ils entassent des milliers d'infortunés dans des hospices, tombeaux qui engloutissent le misérable pour prolonger son existence dans l'oppression & dans la douleur ; tandis que l'orgueil du despotisme en retire un double avantage, celui de pouvoir se parer d'une apparence de commisération & de libéralité, & celui plus dangereux encore de se montrer moins odieux en dérobant aux regards de la multitude, une partie du tableau révoltant des maux que ses folies & ses concussions attirent sur l'humanité. Un peuple généreux au contraire, uniquement mû par des sentimens d'équité, distribue des secours sans ostentation : ils parviennent à domicile. C'est la vraie bienfaisance qui va elle-même chercher le besoin relégué dans l'obscurité ; & qui sait qu'on n'a rien fait pour l'indigence, si l'on ne lui tend la main que pour lui enlever la plus douce consolation, que pour l'arracher des bras de sa famille & de ses amis.

Voulez-vous empêcher que cette lèpre politique attaque désormais le corps social ? faites qu'on ne puisse pas se dispenser, sans se couvrir de honte, de se mettre en état d'exercer une profession utile. Faites sur-tout que nul, avec des bras vigoureux & l'amour du travail, ne cherche vainement à s'occuper. Que des édifices publics, que des ateliers, que des canaux, que de grandes routes, offrent par-tout au citoyen laborieux, un travail assuré. Le despotisme place le misérable entre le besoin & le crime ! dans un état libre, on épargne à l'innocence indigente la nécessité de se rendre coupable.

Saisissez l'homme dès sa naissance, pour le conduire à la vertu par l'admiration des grandes choses, & l'enthousiasme qu'elles inspirent. Que chaque action héroïque ait son trophée ; que chaque sentiment généreux soit célébré dans des fêtes publiques & fréquentes. Ce sont ces tableaux animés & touchans qui laissent des impressions profondes, qui élèvent l'ame, qui aggrandissent le génie, qui électrisent tour-à tour le civisme & la sensibilité : le civisme, principe sublime de l'abnégation de soi-même ! la sensibilité, source inépuisable de tous les penchans affectueux & sociables ! ce sont ces raprochemens réitérés qui conduisent insensiblement les hommes à se faire un besoin de se rechercher, de se mêler ensemble ;

qui les accoutument à placer leur plaisir le plus vif dans leur réunion ; & leur joie, dans une participation générale aux mêmes transports aux mêmes jouissances. Que la patrie, mère commune, serre indistinctement dans ses bras tous ses enfans. Sans les préférences injustes & marquées de nos parens, les membres d'une même famille s'estimeroient & se chériroient à l'envi. Que ses soins s'étendent jusqu'aux derniers instans de l'existence ; & songez qu'il ne seroit point inutile pour l'opinion, que la patrie présidât elle-même à la pompe funèbre de tous les citoyens. La mort est un rappel à l'égalité, qu'un peuple libre doit consacrer par un acte public qui lui retrace sans cesse cet avertissement nécessaire. Une pompe funèbre est un hommage consolant qui efface jusqu'à l'empreinte hideuse du trépas ; c'est le dernier adieu de la nature. L'homme pervers est le seul que la réprobation publique précipitera dans le tombeau avec le mépris ou l'indignation qui doivent poursuivre le crime au-delà même du néant !

Citoyens, c'est ainsi qu'au sein de l'erreur, des préjugés, de l'ignorance, l'antiquité a produit de si grands hommes : c'est ainsi qu'on monte les consciences & l'opinion au ton des ames libres ; c'est ainsi que le gouvernement trouve toute facilité d'opérer le bien par l'ascendant de la moralité ; en un mot, c'est ainsi que chaque jour on attache plus fortement le peuple à la liberté, & qu'on intéresse de plus en plus ses défenseurs à hâter son triomphe, ne fût-ce que pour venir promptement jouir des fruits de la victoire, de la constance, de la raison & de la justice, seule mobile de la prospérité publique.

Voici le projet de décret que je suis chargé de vous présenter.

DECRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport du comité de salut public, déclare qu'appuyée sur les vertus du peuple Français, elle fera triompher la République démocratique, & qu'elle punira ses ennemis.

Signé, AMAR, *président* ; POTTIER, RUELLE, MONNOT, PEYSSARD, LEYRIS, & BAUDOT, *secrétaires*.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.